

L'OMBRE DE LA BÊTE



LUDOVIC MORANDI

Ludovic Morandi

L'Ombre de la bête

© Ludovic Morandi, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4567-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Une nuit agitée

Rapides, légers, ses pas déroulaient à toute vitesse sur le sol humide et sombre de la forêt. L'air lui fouettait le visage. Il bondit, glissant juste au-dessus d'un vieux tronc couché au sol. La chasse promettait d'être bonne. Derrière lui, ses compagnons le suivaient de près, il sentait leur présence. Habités depuis longtemps à se mouvoir en groupe, ils ne formaient plus qu'un lors de leurs traques, évoluant à la poursuite de leur cible sans un mot, sans un bruit. Durant leurs courses, ils se plaçaient d'instinct, rodés par le temps et leurs aventures, chacun connaissant parfaitement son rôle. Il fondit entre deux gros massifs avant de l'apercevoir. L'ombre fugace filait au-delà de la lisière des bois. Ils se rapprochaient ! Elle disparut. Aucune importance, ils la tenaient, impossible pour elle de leur échapper.

Encore quelques dizaines de pas et il sortit du couvert des arbres. Là au centre de la clairière, la bête les attendait, massive, chacun de ses sens en alerte, chaque muscle de son corps sous tension, prêt à se détendre pour porter l'assaut. La louve, éclairée par la lune blanche, possédait un magnifique pelage argenté et ses yeux fixés sur lui brûlaient de détermination. Les trois autres arrivèrent et se placèrent en formation légèrement en arrière, quatre ombres humaines, promesses de souffrance et de mort. Il dégaina doucement du pouce son sabre de son fourreau, la bête ne bougea pas d'un poil. Tout était comme figé, magnifique toile clair-obscur, suspendue dans le temps. Le vent se leva, emportant avec lui haut au-dessus d'eux une poignée de feuilles mortes. Tous bondirent en même temps, armes au clair. C'est à ce moment qu'Aldran, les traits tirés, le front couvert d'une sueur froide, ouvrit les yeux.

Il mit quelques instants avant de prendre conscience de la réalité. Comme toujours quand il faisait ce genre de rêve, déchirer le voile onirique s'avérait difficile. Le feu dans la cheminée était presque éteint, seules quelques braises crépitaient encore dans l'âtre. Il s'étira avant de descendre par l'échelle de la mezzanine, laissant de côté sa paillasse et ce rêve pour s'atteler à ses corvées matinales. Aldran était un jeune homme de seize ans, bientôt dix-sept comme il

aimait à le rappeler. Assez grand pour son âge, il avait de longs cheveux roux qui lui tombaient sur les épaules, généralement en bataille, quand il ne les attachait pas pour travailler. Sa peau hâlée par le soleil contrastait avec deux grands yeux rêveurs agate tendant vers l'émeraude. Plus jeune, il avait régulièrement reçu ce genre de visions ; toutes d'ailleurs n'avaient pas été si tranquilles. On les avait d'abord prises pour des cauchemars. Tous les enfants en faisaient, alors pourquoi chercher plus loin ? Mais Aldran se réveillait parfois en proie à de véritables crises de terreur, décrivant alors à ses parents les monstres qui peuplaient ses visions, différents à chaque fois, mais si réels dans l'ensemble des détails que son père commença à douter qu'il ne s'agisse là que de simples rêves. On crut qu'il possédait un don, qu'il avait été touché par la grâce des dieux et que ses songes n'étaient en fait que des visions du passé, ou d'un futur probable. Son père avait alors placé tous ses espoirs dans son fils. Convaincu de l'émergence d'un sixième sens chez lui, il décida de le conduire au temple pour le tester. Aldran, qui ne devait pas avoir connu plus de six ou sept hivers à ce moment-là, se prêta de bonne foi aux examens. Mais quand ceux-ci se révélèrent négatifs, il fut traité d'affabulateur et son père le premier lui demanda d'arrêter ses enfantillages.

« Personne n'aime les menteurs Aldran. Grandis maintenant, et ne nous fais plus perdre notre temps à ta mère et à moi. Pour qui sommes-nous passés, auprès du prêtre ? »

Depuis, il avait suivi ce conseil à la lettre. Les rêves ne s'étaient jamais arrêtés, mais il avait appris à ne plus en parler, gardant pour lui cette peur et cette souffrance, intimement persuadé que quelque chose clochait chez lui, mais ne sachant pas quoi et refusant catégoriquement de partager ce fardeau, par peur, une fois encore, qu'on le juge et qu'on le rejette.

Après avoir ravivé le feu qui emplait rapidement d'une douce chaleur la pièce du bas, il sortit discrètement chercher de l'eau à la source. Le soleil venait de se lever. Ses rayons, encore filtrés par la frondaison des bois entourant sa chaumière, déchiraient çà et là les nappes de brouillard couvrant le sol. L'air matinal était encore vivifiant et la rosée blanchissait encore le pré. Mais c'était là les derniers soubresauts de l'hiver, qui faisaient chaque jour davantage place à la belle saison. Alors que doucement la source remplissait son seau, il songea à ce qu'il avait vu plus tôt.

De fait, certains des rêves qu'il avait eus par le passé avaient pris forme par la suite, lui attirant à chaque fois son lot d'ennuis. Une fois, alors que l'institutrice l'avait surpris, comme souvent, à rêvasser, le regard plongé à travers la fenêtre de la classe, il tenta d'expliquer que l'orage allait faire s'abattre le mât du drapeau sur le toit et que les élèves devaient quitter la salle au plus vite. Or, à ce moment précis de l'après-midi, le ciel était dégagé et aucune brise ne venait agiter les branches des arbres dans la cour. Cette déclaration déclencha bien évidemment l'hilarité générale et lui valut immédiatement un séjour au coin, sorte de résidence secondaire pour lui. Cependant, quand le lendemain, après une nuit plus qu'agitée par les éléments, on retrouva le mât cassé encastré dans la fenêtre de la classe, ce fut pire ! Au lieu de comprendre ce que le petit Aldran avait fait, on l'accusa d'avoir saboté le mât pendant la nuit, pour se rendre intéressant. Même ses parents souscrivirent à cette hypothèse. Ainsi, il écopa de lourdes sanctions, aussi bien à l'école qu'à la maison, son père et sa mère étant furieux qu'il ait encore cherché à « faire le malin ».

Il aurait voulu faire comme souvent, juste oublier, se protéger des autres, ne rien dire. Mais ce rêve était différent des derniers. Dans celui-ci, il avait reconnu la clairière ! La scène se jouerait tout près de chez lui.

Le seau débordait. Il le saisit et retourna retrouver la chaleur du foyer. À l'intérieur, son père était déjà à table, buvant, tête basse, un grand bol d'infusion froide. L'homme était grand, mince, taiseux, le visage légèrement ridé et ses cheveux autrefois roux comme son fils, avaient avec le temps viré au blanc. Derrière lui, devant l'âtre, sa mère, une petite femme sèche comme son mari, aux cheveux noirs coupés court, faisait griller deux belles tranches du pain de la veille. Aldran posa le seau et prit place à table. Sa mère déposa un bol de lait et une des deux tranches de pain devant lui, avant de prendre place à leurs côtés. L'ambiance était lourde, aucun regard ne se croisait, aucun mot n'était échangé. Aldran chercha d'abord ce qu'il avait pu faire ou dire, durant son sommeil, pour irriter ses parents. Avait-il oublié de bien fermer la porte en sortant plus tôt, ou fait trop de bruit en ravivant le feu ? Pire, les avait-il réveillés en parlant lors de son rêve ? Non. Si tel avait été le cas, ils ne se contenteraient pas d'un simple silence, ils le morigéneraient comme il se doit.

Ne voyant vraiment pas ce qu'il avait pu faire pour déclencher une crise, mais habitué à celles-ci, qui revenaient bien trop souvent à son goût, pour des sujets aussi dérisoires que l'empilage du bois, la propreté du linge, ou leur fils toujours considéré comme un incapable, il en conclut que l'incident devait avoir eu lieu, comme très souvent, entre ses parents et poursuivit en silence son repas. L'air était décidément trop lourd pour la réflexion, il avala en vitesse son pain avant de se lever. Son père leva pour la première fois la tête de son bol :

— Tu vas où ? demanda-t-il sur un ton cassant.

Il stoppa net.

Le regard de sa mère était aussi posé sur lui. Il savait très bien que dans ce genre de chamailles tout pouvait se retourner contre lui sur un simple mot ou une action malheureuse, donnant ainsi l'opportunité à ses deux parents de déverser toute cette colère qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, mais n'osaient généralement pas s'envoyer au visage. Tendue, conscient que les prochaines secondes seraient capitales pour s'en sortir indemne, et très peu disposé à essuyer cette énième tempête, il refoula ses craintes. Puis, affichant un air jovial, il déclara :

— Je vais ouvrir aux bêtes avant de partir à l'école.

— Profites-en pour nourrir les nabos.

Reconnaissant d'avoir évité le pire, il sortit en trombe de la maison et se dirigea vers la grange et le poulailler. L'affaire fut vite menée. Poussé par le désir de s'éloigner le plus rapidement et le plus loin possible de ce nouvel orage familial, il libéra les porcs puis jeta dans le poulailler un plein seau de grains pour les nabos. Ces petits volatils avaient toujours été ses préférés à la ferme. Leur apparence rondouillarde et leur épais plumage, surtout en hiver, leur donnaient l'allure de petites balles jaunes, desquelles seuls deux minuscules yeux noirs, entourant un nez disproportionné, en forme d'aubergine et couleur chair, dépassaient. Si l'on rajoutait à cela leur démarche dodelinante, cela donnait à ses yeux l'animal le plus drôle qu'il n'ait jamais rencontré. Libre de toute obligation, il quitta la ferme pour le chemin de l'école. Il était encore très tôt, son rêve et l'ambiance familiale l'avaient poussé à partir bien avant l'heure. Aucun de ses camarades n'allait se trouver déjà sur la route, aussi décida-t-il de faire un détour pour aller voir de ses yeux ce que la clairière de son rêve abritait comme secret.

Alors qu'il cheminait sur la petite piste sinueuse et recouverte d'épines de pin, son esprit, comme d'habitude, s'échappa. Il pensa à ses amis. Il n'en avait pas beaucoup, mais ils étaient pour lui un véritable refuge. Dans le village, depuis l'incident de son soi-disant don, on évitait scrupuleusement tout contact avec lui. Le cercle très fermé des habitants de ces petites communautés ne vivait généralement que pour et par la bienséance. Ce petit fantaisiste d'Aldran ne pouvait que dénoter parmi eux et apporter son lot de problèmes à un village composé d'âmes pieuses et bien-pensantes comme le leur. Aussi, chaque famille mit en garde et interdit formellement à leur progéniture de le côtoyer. Il aurait pu finir seul à la ferme avec ses parents, si quelques-uns n'avaient pas bravé l'interdiction et découvert par eux-mêmes qu'Aldran n'avait en réalité rien de mauvais ni de dérangeant. À bien y réfléchir, il aurait sûrement sombré dans la folie avec les années, en l'absence de tout ce que lui apportaient Lauric, Otonn et Aédis. Son foyer n'avait jamais été un refuge pour lui. Tout au contraire, il était aussi angoissant et source de conflit, que ne l'était l'extérieur ; tout pouvait changer d'un moment à l'autre. Les crises de colère fréquentes, mais toujours imprévisibles, de ses parents, ne l'autorisaient jamais à baisser la garde ; car quand il le faisait, il était généralement récompensé par de méchantes prises à partie à son égard. Quant au village, l'école, ou le temple, il n'y trouvait là non plus aucun réconfort. Le père Rowik, prêtre de la Déesse, qui des années plus tôt, avait évalué ses dons, était marié à l'institutrice. Aussi, quand il accusa Aldran de simulation, l'attitude de celle-ci, qui jusqu'alors appréciait le petit, changea irrévocablement.

Il remercia intérieurement ses camarades pour le soutien qu'ils lui apportaient quotidiennement, tout en redoutant le jour prochain où il quitterait l'école et eux avec, pour rejoindre à plein temps sa famille et les travaux de la ferme. La route défila au fil de ses pensées, le menant bientôt jusqu'au lieu de sa vision. De prime abord, rien ne semblait sortir de l'ordinaire. Le lieu était identique à son souvenir. De grands arbres bordaient l'étendue herbeuse, sur laquelle seul trônait un rocher plat côté nord. Aucune trace de lutte, ou de passage. Seuls quelques insectes virevoltaient, butinant çà et là les premières fleurs de printemps. Il alla jusqu'à examiner l'herbe, là où dans son rêve les protagonistes se tenaient prêts à en découdre. Cependant, là encore, il ne trouva rien, aucune trace de sang, ni de rixe, seulement le goût amer de son échec. L'inspection de la clairière n'ayant

rien donné, il reprit donc après un moment le chemin de l'école, ne voulant pas donner l'occasion à madame Daedhon, son institutrice, de le réprimander pour son retard.

Le soleil était plus haut désormais dans le ciel quand il sortit des bois aux abords du village. La route serpentait entre de grands champs de blé, dont les pousses encore vertes possédaient déjà une belle taille pour la saison, et la ferme des Grelinks, un vieux couple d'éleveurs dont les enfants avaient depuis longtemps quitté la région, pour trouver du travail en ville. Plus loin, juste avant les premières maisons du petit village de Jaelynn, se trouvait le verger du domaine Brasec, où Aldran rencontra Otonn. Le jeune garçon rondouillard, de six ans son cadet, lui arrivait à peine à la taille. Ses cheveux coupés courts étaient d'un noir de jais, raides et toujours bien peignés, car sa mère y veillait. Comme toujours, il était vêtu d'une chemise de lin blanche de très bonne qualité, de sa cotte noire aux liserés vert, brodée des armes de la famille Brasec, et de chausses vertes, terminées de hautes bottes noires. Fils unique des maîtres et apothicaires du village, il profitait pleinement des largesses dues à son rang, en vivant dans le luxe du manoir familial. Il se paraît chaque jour des plus belles étoffes, possédait à son service une véritable petite armée, qui veillaient à ce que tout autour de lui soit toujours parfait. En vérité, leurs existences étaient diamétralement opposées. Ils n'avaient, à première vue, rien en commun. Pourtant ces deux-là étaient unis par leur passion, celle des récits d'aventures, des héros de l'ancien temps, des chasses au trésor et des combats contre d'horribles dragons. Otonn possédait une bibliothèque dans son manoir. Celle-ci renfermait nombre d'ouvrages, de toute sorte, dont un rayon entièrement dédié aux récits d'aventuriers. Bien sûr, Aldran n'avait pas accès au manoir ; un paria de son espèce n'avait pas sa place dans la demeure de la plus influente famille de la région. Mais Otonn sortait régulièrement, en toute clandestinité, quelques manuscrits pour son ami.

— La bonne journée, dit Otonn en emboîtant le pas au rouquin.

— Salut Otonn.

Le jeune garçon exhiba un petit sac de toile.

— Regarde ! J'ai finalement réussi à convaincre père de me les prêter.

— Incroyable ! Je peux les voir ?

— Bien sûr ! De toute façon, je te les aurais présentées sans que tu aies à en faire la demande. Je suis si excité ! Les autres ne vont pas en croire leurs yeux.

Otonn joignit le geste à la parole et sortit du sac une paire de mitaines bleu céleste, brodées d'un motif complexe ambre et or.

Quand on fixait l'objet, après un certain temps, on avait l'impression que le glyphe ondulait doucement sur lui-même, comme un serpent.

— Elles sont magnifiques ! On dirait presque qu'elles sont animées d'une volonté propre. Elles étaient à ton père ?

— Non, il les a achetées à un artisan enchanteur de Malangarde avec lequel il fait affaire. En réalité, même si elles ont été créées dans le but de servir des aventuriers, elles n'ont jamais été utilisées. Cela fait des années qu'elles prennent la poussière dans sa collection.

— On s'en fiche ! C'est déjà incroyable de pouvoir en voir de vraies !

Quel est leur pouvoir ?

— D'après ce que père m'a dit, elles canaliserait le mana pour augmenter la puissance des sortilèges de leur propriétaire. C'est pour cela que je suis sûr que madame Daedhon les trouvera tout à fait pertinentes pour illustrer notre cours sur les flux magiques.

Le petit village de Jaelynn ne comptait pas beaucoup d'âmes. Loin des grandes routes commerciales, la vie y était plutôt tranquille. Personne ne venait jusqu'ici, mis à part quelques colporteurs et, chaque automne, une poignée de trappeurs qui venaient échanger des peaux et fourrures contre des vivres pour passer l'hiver plus haut dans les montagnes. Le village en lui-même avait été bâti autour de l'hôtel de ville et de sa place centrale, d'où partaient les trois seules routes qui desservaient la région. Il ne comptait pas plus d'une dizaine de demeures, une taverne qui louait à l'occasion quelques chambres, un magasin de fournitures générales, ainsi qu'une forge, un comptoir d'apothicaire et bien sûr le temple qui servait aussi d'école. Les autres habitants s'étaient établis dans des fermes, sur les terres avoisinantes, comme les parents d'Aldran ou les vieux Grelinks. Chacun vivant en quasi-autosuffisance, ne côtoyant leurs pairs que le